

HONNEUR

Le chant des cœurs rebelles

COUVERTURE

Conception graphique: TAG Book Club / Paula Hentges

Adaptation: Mélodie Landry

INTÉRIEUR

Mise en pages: Michel Fleury

Déclinaisons numériques

Karine Chevrier Graphiste

Publié pour la première fois aux États-Unis sous le titre *Honor*
par Algonquin Books of Chapel Hill, une marque de Workman Publishing,
un département de Hachette Book Group, Inc.

© Thrity Umrigar, 2022

© City Éditions, 2025, pour la traduction française

© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2026, pour la présente édition

Tous droits réservés

ISBN: 978-2-89811-367-3

ISBN (PDF): 978-2-89811-368-0

ISBN (EPUB): 978-2-89811-369-7

Dépôt légal: 1^{er} trimestre 2026

Imprimé au Canada

flammarionquebec.com

Thrity Umrigar

HONNEUR

Le chant des cœurs rebelles

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laurence Seguin

Flammarion >
Québec

*À Feroza Freeland,
dont la lumière éclaire notre chemin*

*Ce que nous ne disons pas,
nous l'emportons dans nos valises,
dans les poches de nos manteaux,
dans nos narines.*

TOWN WATCHES THEM TAKE ALFONSO, ILYA KAMINSKY

*Cet endroit pourrait être magnifique, n'est-ce pas?
Vous pourriez rendre cet endroit magnifique.*

GOOD BONES, MAGGIE SMITH

Une femme hindoue poursuit ses frères en justice pour avoir tué son mari musulman

PAR SHANNON CARPENTER
CORRESPONDANTE EN ASIE DU SUD-EST

BIRWAD, INDE – Le visage de la femme, tout couturé, ressemble à une constellation de cicatrices.

Son œil gauche est hermétiquement fermé tandis qu'un réseau de points de suture reconstitue sa joue et ses lèvres brûlées. À cause du feu, sa main gauche est inutilisable, mais après une chirurgie reconstructrice, Meena Mustafa peut à nouveau tenir une cuillère dans sa main droite pour manger.

L'incendie qui a coûté la vie à son mari, Abdul, est éteint depuis longtemps. Il aurait été allumé par les deux frères de Mme Mustafa, des hindous rendus furieux par sa fugue amoureuse avec un musulman. Selon la police, les frères ont tenté de tuer le couple pour venger le déshonneur causé par le mariage mixte.

— Mon corps n'est pas mort la nuit de l'incendie, déclare Mme Mustafa. Mais ma vie a pris fin à ce moment-là.

Aujourd'hui, un nouveau feu brûle dans son cœur, celui d'un désir ardent de justice.

Il l'a conduite à défier sa belle-mère aigrie et ses voisins musulmans et à exiger que la police rouvre l'enquête. Avec l'aide *pro bono* du cabinet Lawyers for Change, Mme Mustafa intente un procès à ses frères. Elle dit que c'est pour obtenir justice pour son mari décédé.

Dans un pays où les décès liés à la dot, les immolations des époux par le feu et les cas de harcèlement sexuel sont monnaie courante, un tel acte de défi fait de Mme Mustafa une personne à part dans sa communauté. Mais il fait aussi d'elle une paria dans ce petit village musulman conservateur où beaucoup redoutent des représailles de la majorité hindoue. Sa détermination est toutefois inébranlable.

— Je me bats pour mon enfant. Pour lui dire que je me suis battue pour son père, affirme-t-elle.

Sous ses dehors empreints de douceur, cette petite femme discrète cache une volonté de fer. C'est cette même volonté qui lui a permis auparavant de braver son frère aîné et de décrocher un emploi dans l'usine textile locale où elle a rencontré son futur mari.

Soutenue par son avocate, elle a accepté d'être interviewée dans l'espoir que son courage inciterait d'autres Indiennes à affronter leurs agresseurs.

— Il faut que le monde entier sache ce qu'ils ont fait à mon Abdul, souligne-t-elle. Les gens doivent savoir la vérité.

PARTIE 1

1

Une odeur de caoutchouc brûlé flottait dans l'air.

Ce fut la première chose que Smita Agarwal remarqua lorsqu'elle passa de l'air frais et raréfié de l'aéroport à celui, chaud et immobile, de Mumbai. L'instant d'après, elle eut un mouvement de recul quand les sons la frappèrent – le grondement sourd de milliers de voix humaines, ponctué de temps à autre d'éclats de rire et de coups de sifflet stridents de la police. Elle resta bouche bée à la vue de la masse compacte des gens qui se tenaient derrière les barrières de métal, attendant l'arrivée de leurs proches. Elle se demanda si la vieille coutume indienne qui voulait que des familles entières se réunissent pour venir déposer des voyageurs était toujours respectée. Mais avant de développer cette pensée jusqu'au bout, elle sentit sa gorge brûler sous l'effet des gaz d'échappement et ses tympons vibrer du vacarme des voitures stationnées juste derrière la foule.

Smita resta sans bouger un moment, se recroquevillant légèrement. Elle voyageait plus souvent qu'à son tour, car son travail de correspondante à l'étranger l'amenait à parcourir le monde entier. Pourtant, à peine était-elle arrivée en Inde que, déjà, elle était submergée par le pays, avec l'impression d'avoir été heurtée par une force de la nature, une tornade peut-être, ou un tsunami emportant tout sur son passage.

Elle ferma les paupières pendant un instant et elle entendit de nouveau le clapotis des vagues aux Maldives, le paradis qu'elle avait quitté quelques heures plus tôt. À ce moment

précis, elle détesta l'étrange confluence d'événements qui l'avait conduite dans cet endroit qu'elle avait passé toute sa vie d'adulte à éviter. Elle détesta aussi le fait de s'être trouvée en vacances si près de l'Inde lorsque Shannon avait eu désespérément besoin de son aide, le fait que le contact de son amie lui ait procuré un visa de touriste de six mois en l'espace de quelques heures. À présent, elle aurait préféré que ses efforts aient échoué.

Reprends-toi, pensa Smita, se répétant la sévère réprimande qu'elle s'était infligée pendant le vol. *N'oublie pas que Shannon est une amie très chère*. Un souvenir de celle-ci faisant sourire Papa pendant les jours sombres qui avaient suivi l'enterrement de Maman surgit dans son esprit. Elle s'obligea à mettre la scène de côté pour se concentrer sur la cohue, dans l'espoir de repérer le chauffeur que Shannon avait envoyé. Un homme la dévisagea effrontément et se mordit les lèvres en une moue suggestive. Elle détourna le regard et scruta la foule à la recherche d'une personne qui tiendrait une pancarte à son nom, tout en cherchant son téléphone portable pour appeler Shannon. Mais avant qu'elle ne trouve celui-ci, elle l'aperçut – un homme grand, vêtu d'une chemise bleue et brandissant un carton sur lequel son nom était écrit. Soulagée, elle se dirigea vers lui.

— Bonjour, dit-elle, de l'autre côté de la barrière métallique. Je suis Smita.

Il l'observa en clignant des yeux, la confusion se lisant sur son visage.

— Est-ce que vous parlez anglais ? reprit-elle d'un ton brusque.

Elle prit conscience qu'elle lui posait justement la question dans cette langue, mais son hindi était rouillé et elle se sentait mal à l'aise à l'idée de le parler.

L'homme finit par répondre dans un anglais irréprochable.

— Vous êtes Smita Agarwal ? s'enquit-il en jetant un coup d'œil à sa pancarte. Vous n'étiez pas censée arriver ici avant... Votre avion était en avance ?

— Comment ? Oui, je suppose. Un petit peu.

Elle le regarda, voulant lui demander où se trouvait la voiture, pour enfin quitter l'aéroport et aller à l'hôtel Taj Mahal Palace, à Apollo Bunder où, espérait-elle, une longue douche chaude et un lit confortable l'attendaient. Mais il continuait à la dévisager fixement et l'agacement de Smita grandit.

— Alors ? On y va ? le relança-t-elle.

Il sursauta et reprit contenance.

— Oui, oui. Désolé. Bien sûr. Je vous en prie. Venez par ici.

Il lui fit signe d'avancer vers une ouverture dans les barrières. Elle passa à côté des retrouvailles bruyantes et turbulentes qui se déroulaient autour d'elle, la profusion de baisers donnés par des femmes d'âge mûr sur les visages et les crânes des adolescents, les accolades extravagantes avec lesquelles les hommes adultes se saluaient les uns les autres. Elle tourna la tête, ne souhaitant pas perdre de vue son chauffeur qui se frayait un chemin à travers la foule en direction d'une porte.

Une fois de l'autre côté, il tendit la main vers son bagage cabine puis regarda autour de lui, perplexe.

— Où est le reste de vos bagages ?

Elle haussa les épaules.

— C'est tout ce que j'ai.

— Une seule valise ?

— Oui. Plus mon sac à dos.

Il sembla déboussolé.

— Il y a un problème ?

— Aucun, dit-il tandis qu'ils reprenaient leur marche. C'est seulement que... Shannon a dit que vous étiez indienne.

— Je suis une Américaine d'origine indienne. Mais qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je ne pensais pas qu'un Indien pouvait voyager avec juste une valise.

Elle acquiesça, se rappelant les histoires que ses parents lui racontaient sur des proches qui voyageaient avec des valises aussi grosses qu'un petit bateau.

— C'est vrai ! s'exclama-t-elle en le regardant, intriguée. Et vous êtes... le chauffeur de Shannon ?

Sous la lueur du lampadaire, elle aperçut un éclair dans ses yeux.

— Vous pensez que je suis son chauffeur ?

Elle nota alors le jean, la chemise à la coupe élégante, les chaussures en cuir coûteuses, et elle sut qu'elle avait fait une gaffe.

— Shannon a dit qu'elle enverrait quelqu'un me chercher, marmonna-t-elle. Elle n'a pas précisé qui. J'ai simplement supposé...

Elle remarqua son regard étonné.

— Je suis désolée, ajouta-t-elle.

Il secoua la tête.

— Non, ce n'est pas grave. Pourquoi être désolée ? Il n'y a rien de mal à être chauffeur. Mais pour ma part, je suis un ami de Shannon. J'ai seulement proposé de venir vous chercher puisque vous arriviez si tard.

Il lui adressa un rapide demi-sourire.

— Au fait, je m'appelle Mohan.

— Et moi, Smita, fit-elle en se pointant du doigt.

Il agita la pancarte en carton.

— Je sais. La même Smita que sur la pancarte.

Ils rirent avec embarras.

— Merci d'être venu me chercher, dit-elle.

— Pas de problème. Ma voiture est par ici.

— Alors, dites-moi, reprit-elle pendant qu'ils marchaient. Comment va Shannon ?

— Elle souffre énormément. Comme vous le savez peut-être, sa hanche est certainement cassée. Comme ça s'est passé pendant le week-end, ils n'ont pas pu l'opérer. Et maintenant, ils ont décidé d'attendre quelques jours de plus jusqu'à ce que le Dr Shahani revienne en ville. C'est le meilleur chirurgien de Mumbai. Le cas de Shannon s'annonce compliqué.

Elle le regarda avec curiosité.

— Et vous... vous êtes proche de Shannon ?

— Nous ne sommes pas en couple si c'est ce que vous voulez dire. Mais c'est mon amie la plus chère.

— Je vois.

Elle envoyait Shannon pour cela. En tant que correspondante en Asie du Sud-Est pour le journal, celle-ci pouvait s'installer, nouer des amitiés avec les habitants du pays. Smita, qui était responsable des questions d'égalité femmes-hommes, séjournerait rarement au même endroit plus d'une semaine ou deux. Aucune chance de rester dans un coin assez longtemps pour y semer les graines de l'amitié. Elle jeta un coup d'œil à la valise que Mohan portait pour elle. Serait-il surpris de savoir qu'elle en avait deux autres identiques, prêtes à être emportées, dans son appartement new-yorkais ?

Mohan disait quelque chose à propos de Shannon et Smita se força à l'écouter. Il racontait à quel point Shannon avait paru effrayée quand elle l'avait appelé de l'hôpital, la façon dont il s'était précipité à son chevet. Smita opina. Elle se souvenait de la fois où elle avait été hospitalisée à Rio pour une grippe et combien elle s'était sentie seule, malade loin de chez elle. Et cet hôpital était probablement un paradis comparé à celui-ci. Même si Shannon couvrait l'Inde depuis – depuis combien de temps ? Trois ans, peut-être ? – Smita ne pouvait l'imaginer subir une opération chirurgicale, seule, dans un pays étranger.

— Et ses conditions d'hospitalisation ? demanda-t-elle à Mohan. Est-ce qu'elles sont bonnes ? Ça va aller pour elle ?

Il s'arrêta de marcher et se tourna vers elle, interloqué.

— Oui, évidemment. Elle est au Breach Candy. L'un des meilleurs hôpitaux. L'Inde a certains des plus grands médecins du monde. Aujourd'hui, c'est une destination médicale, vous savez ?

Elle était amusée par sa fierté blessée, sa rapidité à se vexer, traits de caractère qu'elle avait remarqués chez plusieurs amis indiens de Papa, même ceux – *surtout* ceux – qui vivaient aux États-Unis depuis longtemps.

— Je ne voulais pas être impolie, répondit-elle.

— Non, il n'y a pas de mal. Beaucoup de personnes croient encore que l'Inde est un pays arriéré.

Elle se mordit la lèvre de peur de laisser échapper la pensée qui lui était venue à l'esprit – *c'était le cas lorsque j'habitais ici.*

— Le nouvel aéroport est magnifique, déclara-t-elle en gage de paix. Mille fois mieux que la plupart des aéroports américains.

— Ouais. Un vrai hôtel cinq étoiles !

Ils s'approchèrent d'une petite voiture rouge que Mohan déverrouilla. Il fit entrer sa valise dans le coffre puis lui demanda :

— Voulez-vous vous asseoir à l'arrière ou à l'avant ?

Elle lui jeta un regard surpris.

— Je monterai à l'avant si ça vous convient.

— Bien sûr.

Smita entendit le frémissement d'un rire dans sa voix malgré son visage impassible.

— Étant donné que vous pensiez que j'étais le chauffeur de Shannon, peut-être souhaitez-vous en fait monter à l'arrière ? la taquina-t-il.

— Je suis désolée, répondit-elle d'un ton vague.

Il quitta le stationnement, s'engagea dans le trafic, puis jura à voix basse en voyant l'embouteillage à la sortie de l'aéroport.

— Beaucoup de circulation, même à cette heure, lança Smita.

Il émit un gloussement exaspéré.

— Ne m'en parlez pas, *yaar* ! Les embouteillages dans cette ville sont de pire en pire, confirma-t-il en lui jetant un coup d'œil. Mais ne vous inquiétez pas. Une fois que nous aurons rejoint les grands axes, ça ira mieux. Vous serez à votre hôtel en un rien de temps.

— Vous habitez près du Taj ?

— Moi ? Non. Je vis à Dadar. Plus près de l'aéroport que de votre hôtel.

— Oh, s'écria-t-elle. C'est ridicule. Je... j'aurais pu simplement prendre un taxi.

— Non, non. Ce n'est pas sûr pour une femme de prendre un taxi à cette heure. En plus, on est en Inde. Nous ne permettrions jamais à un invité de prendre un taxi à l'aéroport.

Elle se souvint de ses parents roulant jusqu'à l'aéroport de Columbus, à travers le grésil et les tempêtes hivernales de l'Ohio, pour aller chercher des visiteurs. L'hospitalité indienne. C'était bien réel.

— Merci.

— Je vous en prie, répondit-il en tripotant le bouton de la climatisation. Est-ce que la température vous va ? Trop chaud ? Trop froid ?

— Pourriez-vous augmenter la clim d'un cran ? Je n'arrive pas à croire qu'il fait aussi chaud ici, même en janvier.

Mohan lui lança un coup d'œil.

— Les joies du réchauffement climatique. Exporté des pays riches comme le vôtre dans les pays pauvres comme l'Inde.

Faisait-il partie de ces nationalistes, comme Rakesh, l'ami de Papa qui vitupérait contre l'Occident et préparait son retour imminent en Inde depuis les quarante dernières années ? Et pourtant, Mohan n'avait pas tort... Elle avait elle-même souvent défendu ce point de vue.

— Ouais, répondit-elle, trop lasse pour lancer une conversation politique, les paupières lourdes de sommeil.

Mohan dut sentir sa fatigue.

— Faites une sieste si vous voulez, suggéra-t-il. Nous avons encore au moins trente minutes de trajet.

— Je vais bien, répliqua-t-elle en s'ébrouant légèrement.

Elle se changea les idées en regardant la longue rangée de baraques construites sur le trottoir. Même à cette heure tardive, quelques hommes en bras de chemise et en *lungi* se prélassaient devant les ouvertures béantes des cabanes, des lampes au kérosène éclairant l'intérieur de certaines d'entre elles. Smita se mordilla la lèvre inférieure. Elle connaissait pourtant la pauvreté dans le tiers-monde, mais le tableau qui s'offrait à sa vue n'avait absolument pas changé par rapport aux souvenirs de son

enfance. C'était comme si elle était passée devant ces mêmes bidonvilles et ces mêmes hommes la dernière fois qu'elle était allée avec sa famille à l'aéroport, vingt ans plus tôt, en 1998. Qu'en était-il de l'Inde nouvelle et mondialisée au sujet de laquelle elle lisait tant d'articles !

— Le gouvernement a subventionné ces personnes pour qu'elles quittent les lieux et emménagent dans des logements sociaux, disait Mohan. Mais elles ont refusé.

— Vraiment ?

— C'est ce que j'ai entendu dire. Mais dans un pays démocratique, comment peut-on forcer les gens à déménager ?

Un bref silence s'installa. Smita eut l'impression que le simple fait qu'elle regarde ouvertement les bidonvilles qu'ils traversaient avait mis Mohan sur la défensive à propos de sa ville. Elle avait souvent vu ce phénomène à l'œuvre dans son travail : la façon dont, dans des pays pauvres, des personnes de la classe moyenne s'insurgeaient contre le jugement des Occidentaux. Un jour, alors qu'elle se trouvait en Haïti, un responsable local lui avait presque craché au visage et avait maudit l'impérialisme américain quand elle avait tenté de le questionner sur la corruption dans son quartier.

— Je suppose qu'on ne peut pas leur en vouloir, déclarait-elle. C'est ici qu'ils habitent.

— Exactement. C'est ce que j'essaie de dire à mes amis et à mes collègues. Mais ils ne comprennent pas ce que vous avez mis moins de dix minutes à saisir.

Contre toute attente, Smita se sentit confortée par ses mots, comme si Mohan lui offrait un petit trophée.

— Merci. Mais j'ai vécu ici, vous savez. Alors, je comprends.

— Vous avez vécu ici ? Quand ?

— J'étais jeune. Nous avons quitté l'Inde quand j'avais quatorze ans.

— *Wah*. Je l'ignorais. Shannon m'a dit que vous étiez indienne, mais j'ai seulement supposé que vous étiez née à l'étranger. Vous avez l'air d'une Américaine *pucca*.

Elle haussa les épaules.

— Merci. Enfin, je suppose.

— Vous avez encore de la famille ici ?

— Pas vraiment.

Et avant qu'il puisse lui poser une autre question, elle ajouta :

— Et vous ? Que faites-vous ? Vous êtes journaliste, vous aussi ?

— Ah ! Ça, non ! Je ne pourrais jamais faire ce que Shannon et vous faites. Je n'ai pas de talent d'écrivain. Moi, je suis informaticien. Je travaille avec des ordinateurs pour l'entreprise Tata Consultancy. Avez-vous entendu parler de la famille Tata ?

— Oui, bien sûr ! N'ont-ils pas racheté Jaguar et Land Rover il y a quelques années ?

— C'est exact. Tata fabrique de tout, des voitures aux savons en passant par des centrales électriques.

Il ouvrit un peu sa fenêtre avant de poursuivre :

— Donc, nous allons emprunter le nouveau Sea Link, qui relie Bandra à Worli. Il n'existait pas quand vous habitiez ici, évidemment. Mais il raccourcira énormément notre temps de trajet.

Smita admira les lumières de la ville tandis que le véhicule grimpait sur le pont à haubans qui enjambait les eaux sombres de la mer d'Arabie au-dessous d'eux. *Mumbai ressemble à n'importe quelle cité du monde. Nous pourrions être à New York ou à Singapour. À part, songea-t-elle, l'odeur acide de l'air chaud qui entre dans la voiture.* Elle était sur le point de questionner Mohan sur cette odeur, mais elle se ravisa. Elle était une invitée dans cette ville et le nœud dans son estomac grossissait à mesure qu'elle se rapprochait de sa destination. En vérité, elle ne voulait pas être à Mumbai. Et peu importait les nombreux ponts magnifiques que la cité avait édifiés, peu importait le pouvoir de séduction de ce nouveau paysage urbain paré de bijoux, elle ne désirait pas être là. Elle allait passer quelques jours au chevet de Shannon à l'hôpital puis, dès qu'elle le pourrait, elle filerait. Ce serait trop tard pour rejoindre les autres aux Maldives, bien entendu, mais ce n'était pas grave. Ce serait bon de revenir dans sa maison de ville en grès rouge, à Brooklyn, pour le reste de son congé. Peut-être

regarderait-elle un film ou deux. Mais pour l'heure, elle était là, dans une voiture roulant à vive allure vers sa chambre d'hôtel au Taj. Filant vers son ancien quartier.

Smita Agarwal regarda par la fenêtre du véhicule les rues d'une ville qu'elle avait autrefois aimée, une ville qu'elle avait passé les vingt dernières années à essayer d'oublier.

2

Smita se réveilla tôt le lendemain matin et pendant un moment, allongée dans un lit inconnu, elle s'imagina encore au Sun Aqua Resort, aux Maldives. Elle entendait les vagues lécher le rivage et sentait son dos s'enfoncer dans le sable couleur de sucre. Puis elle se rappela où elle était et son corps se raidit.

Elle sortit du lit et marcha lentement jusqu'à la salle de bains. De retour dans la chambre, elle se dirigea vers la fenêtre et ouvrit les épais rideaux pour laisser entrer la lumière du jour, le soleil brillant sur les eaux ternes et toujours brunes de la mer. Elle se rappela, la première fois qu'elle avait vu l'océan Atlantique, à quel point elle avait été stupéfaite par sa couleur bleue et cristalline, habituée qu'elle était aux eaux troubles de la mer d'Arabie. Elle se souvenait comment Papa avait coutume de hurler sur les domestiques des immeubles du front de mer lorsqu'ils vidaient des sacs-poubelles dans l'eau. Il criait aussi sur les jeunes gens qui urinaient dans la mer à Juhu ou à Chowpatty Beach. Pauvre Papa. Il avait tellement aimé cette ville qui, en fin de compte, ne lui avait pas rendu son amour.

Elle tourna son regard vers la Porte de l'Inde, le magnifique monument en basalte jaune, avec ses quatre tourelles et son arche, trônant de l'autre côté de la rue, en face de la fenêtre de sa chambre d'hôtel. Il était solide et bien ancré, comme avait semblé l'être son enfance en Inde autrefois. Quand elle jouait sous son arche, avait-elle jamais imaginé qu'elle logerait un jour dans ce grand hôtel emblématique, l'un des plus luxueux de la planète? Tout le gratin, de George Harrison au président

Obama, avait fait halte dans ce lieu. Naturellement, ses parents et elle avaient célébré les anniversaires et diverses occasions heureuses dans les nombreux restaurants du Taj. Mais y séjourner était une autre histoire.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre et vit qu'elle indiquait huit heures. Devait-elle téléphoner à Shannon? Ou cette dernière était-elle encore en train de dormir? Au même moment, son estomac se mit à gargouiller et elle se rendit compte qu'elle n'avait rien mangé depuis l'après-midi de la veille, sa nervosité étant plus forte que son appétit. Elle décida d'aller prendre un petit déjeuner.

Une demi-heure plus tard, elle était au Sea Lounge. Le restaurant était déjà assez fréquenté, même à cette heure. La jeune hôtesse, rayonnante dans un sari bleu, vint à sa rencontre.

— Une table pour combien de personnes, madame? demanda-t-elle.

Quand Smita leva l'index, elle la conduisit vers une petite table près d'une fenêtre. Smita regarda la salle autour d'elle, retrouvant la même élégance discrète que lors des visites avec ses parents durant son enfance, le même service feutré et impeccable, les mêmes vastes baies vitrées surplombant la mer. Elle était heureuse de voir que le restaurant était toujours aussi beau. L'homme installé à la table voisine, dont le visage rouge écrevisse avait été brûlé par le soleil de Mumbai, lui adressa un sourire en coin qu'elle fit semblant de ne pas voir. Au lieu de cela, elle regarda par la fenêtre, chassant les larmes qui emplissaient ses yeux. C'était dur d'être au Sea Lounge et de ne pas penser à sa mère, si distinguée et à la voix si douce. Smita était au Portugal pour couvrir une conférence au moment de sa mort. Lorsque Rohit, son frère aîné, l'avait appelée pour lui annoncer la nouvelle, elle lui avait crié dessus et l'avait injurié, faisant de lui la cible de son violent chagrin. Mais là, assise dans le restaurant favori de Maman, Smita se trouva confortée par les souvenirs des samedis après-midi passés au Sea Lounge, sa mère commandant son club-sandwich au poulet préféré tandis que son père sirotait sa bière.

Elle aurait presque souhaité pouvoir manger un club-sandwich à cette heure, en mémoire de Maman. Mais elle commanda à la place un café et une omelette aux épinards. Le serveur déposa l'assiette devant elle avec le soin et la précision d'un mécanicien remplaçant une pièce du moteur.

— Désirez-vous autre chose, madame? demanda-t-il d'un ton respectueux.

Il avait probablement à peine un an ou deux de plus qu'elle, mais ses manières obséquieuses, si représentatives de la façon dont les Indiens des classes populaires s'adressaient aux riches, la firent grincer des dents. Mais alors, un coup d'œil rapide sur cette splendide salle lui indiqua que personne d'autre – pas plus les nombreux Allemands et Britanniques que les hommes d'affaires indiens bedonnants en sortie avec leurs clients – ne semblait trouver à redire aux attitudes flagorneuses des membres du personnel. En fait, ils paraissaient les attendre et les exiger. Elle avait déjà remarqué les claquements de doigts pour le service et le ton dédaigneux avec lequel les autres convives s'adressaient aux serveurs.

— Non, merci, répondit-elle. Ça a l'air délicieux.

Il la gratifia d'un sourire sincère et ravi.

— Bon appétit, madame, ajouta-t-il, puis il s'éloigna, aussi silencieux qu'un fantôme.

Elle but une gorgée de café avant de lécher la mousse sur sa lèvre supérieure. Elle avait goûté à bien des cafés à travers le monde, mais Dieu que cette tasse de Nescafé était exquise! Elle savait que, de retour chez elle, elle ferait l'objet de moqueries – « Mais enfin! C'est du café *instantané*, Smita », pouvait-elle entendre Jenna gazouiller pendant leur brunch au café Rose Water dans le quartier de Park Slope –, mais que pouvait-elle dire? Ce n'était que la dernière année passée en Inde que ses parents l'avaient autorisée à boire du café et encore, seulement quelques gorgées dans la tasse de son père pendant qu'il corrigeait des copies. Ce seul goût suffisait à la transporter dans leur vaste appartement lumineux à Colaba, à un jet de pierre du Taj. Elle avait eu aussi le droit d'en boire

les dimanches matin quand ses parents se chamaillaient avec bonhomie pour savoir si l'on allait écouter, sur la chaîne stéréo du salon, ses CD de Beethoven et de Bach à lui ou ses *ghazals* à elle. Rohit serait dans sa chambre, toujours au lit, mais écoutant Green Day ou U2 sur son baladeur. Reshma, leur cuisinière, serait en train de confectionner les *medhu vadas* et les *upma*, ces plats du sud de l'Inde qui étaient leurs péchés mignons du dimanche matin.

Où était Reshma à présent ? Elle vivait encore certainement dans cette métropole de vingt millions d'habitants, à travailler au service d'une autre famille. Smita aurait aimé la retrouver durant ce voyage, mais comment s'y prendre ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Maman était-elle restée en contact avec elle après leur départ ? Elle l'ignorait. Ils avaient tous travaillé très dur pour oublier ce qu'ils avaient laissé derrière eux et construire une nouvelle vie aux États-Unis. Peut-être était-ce aussi bien de ne pas savoir où se trouvait leur ancienne cuisinière.

Reshma les accompagnait souvent jusqu'à la Porte, où elle surveillait Smita qui jouait sous l'arche. Chaque soir, on aurait dit que la moitié des habitants de la métropole se déversaient sur la promenade près du front de mer, l'odeur des épis de maïs grillés flottant au-dessus des flâneurs. Smita se souvenait qu'elle avait tiré sur la tunique de son père pour qu'il lui achète le mélange de cacahuètes grillées dans le sable et de *chana*. Elle avait observé le vendeur de rue remplir un cône en papier avec les friandises, tortillant la pointe inférieure du cône en une petite queue avant de le lui tendre dans un geste théâtral. Et que dire de ces crépuscules de la saison des pluies, lorsque le soleil couchant projetait ses derniers feux dans le ciel et teintait la ville d'un orange luminescent ? Lors de tous ses voyages, un crépuscule avait-il jamais pu être comparable à ceux de son enfance ?

Le serveur se racla la gorge, essayant d'attirer son attention.

— Puis-je débarrasser votre assiette, madame ? Tout s'est bien passé ?

Elle se retourna vers lui.

— Oui, merci, sourit-elle. Serait-il possible de commander un autre café?

— Bien sûr, madame! Vous avez aimé?

Elle entendit la fierté – non, c'était plus que cela, un ton de *propriétaire* dans sa voix – et cela la toucha. Elle mourait d'envie de lui poser des questions personnelles, le montant de son salaire, ses conditions de vie, mais elle remarqua qu'il y avait de plus en plus de monde dans le restaurant.

— Oui, beaucoup, répondit-elle. Pour moi, il n'existe pas de café comparable.

Il hocha la tête.

— Où habitez-vous, madame? l'interrogea-t-il timidement.

— Aux États-Unis.

— C'est ce que je pensais, assura-t-il. Même si la plupart de nos touristes viennent d'Europe.

— Ah bon? demanda-t-elle à son tour, n'ayant aucune envie de discuter de sa vie à elle.

C'était ce qu'il y avait de bien dans le métier de journaliste : il fallait poser des questions au lieu d'y répondre. Elle espéra qu'il lui apporterait cette deuxième tasse de café sans tarder. Elle jeta un coup d'œil à sa montre, mais le serveur ne comprit pas l'allusion.

— Depuis toujours, poursuivit-il, je rêve d'aller étudier la gestion hôtelière en Amérique.

Smita entendait une version de cette phrase partout où elle allait. Les détails variaient, mais la structure du rêve restait la même – obtenir un visa de tourisme et mettre un pied aux États-Unis. Ensuite, faire tout ce qu'il fallait – conduire un taxi seize heures par jour, travailler d'arrache-pied dans la cuisine surchauffée d'un restaurant ou avoir un employeur qui vous parrainait ou encore épouser un Américain ou une Américaine. L'objectif était de décrocher un jour ou l'autre la carte verte tant convoitée, avatar du Saint Graal au *xxr^e* siècle.

Elle observa le serveur mince, à la poitrine étroite, et l'ardeur qu'elle lut sur son visage lui fit détourner les yeux.

— Je dois m'en aller bientôt, lança-t-elle avec insistance. Mais je vous souhaite bonne chance.

Il rougit.

— Oui, bien sûr, madame. Désolé, madame.

Il se dépêcha de partir et revint presque aussitôt avec une autre tasse de café.

Elle imputa la dépense sur le compte de sa chambre et laissa un pourboire de trente pour cent. Elle se préparait à se lever lorsque le serveur fit un retour précipité. Il portait une rose blanche.

— Pour vous, madame! Bienvenue au Taj!

Elle prit la fleur, pas certaine qu'il s'agisse d'une coutume indienne.

— Merci, fit-elle. Redites-moi votre nom?

Il pouffa nerveusement.

— Je ne vous l'ai pas encore dit, madame. Je m'appelle Joseph.

— J'ai été ravie de vous rencontrer, Joseph, déclara-t-elle en s'éloignant de lui avant de s'arrêter. Pourriez-vous m'aider? Savez-vous à quelle distance se trouve l'hôpital Breach Candy d'ici?

— Bien sûr, bien sûr, madame, répondit-il. Pas très loin en taxi. Tout dépend de la circulation, vous savez? La réception peut commander un taxi privé et climatisé pour vous. Cela vous coûtera seulement un petit supplément, madame, mais ça en vaut la peine.